



Ygaëlle Dupriez a fini par poser ses valises à Lahage, en Gaume. Depuis, c'est ici qu'elle laisse libre cours à sa passion pour la laine. © Gaëlle Henkens

DÉCRYPTAGE

« On peut travailler avec nos laines locales »

Paul Labourie | Journaliste

En 2010, Ygaëlle Dupriez découvre que la quasi-totalité de la production de laine wallonne est exportée en Chine. Depuis, les prix ont chuté, jusqu'à l'arrêt des échanges en 2020. Aujourd'hui, cette passionnée coorganise *Made in Wool*, le premier salon belge de la laine. Objectif : retricoter la filière. Interview.

Pouvez-vous remonter le fil de votre passion pour la laine ?

Je suis tombée dans la laine vers onze ans, grâce à Susie, la maman d'une copine d'école qui filait la laine au rouet. Je pouvais rester des heures à la regarder. Elle m'a appris à filer, et pendant mon adolescence, je gagnais mon argent de poche notamment grâce à la vente de mes fils à tricoter sur les marchés. J'ai économisé et j'ai acheté mon propre rouet à seize ans, qui m'a suivi dans tous mes déménagements, avec une place attitrée au milieu du living.

Comment avez-vous relié cette passion à votre travail ?

En 2010, par coïncidence, j'ai eu au cours de la même semaine trois conversations décisives. La première avec Patrice Rampanelli, éleveur de mon village, qui m'expliquait vendre sa laine à une coopérative qui trouvait ensuite le meilleur acheteur. Il savait vaguement que la laine partait en Chine, mais le manque d'information le tracassait car il cherchait la meilleure traçabilité possible. Ensuite, j'ai découvert qu'Anima-laine, le musée de la laine à Bastogne, peinait parfois à répondre aux questions des visiteurs, notamment des particuliers qui voulaient savoir quoi faire de leur laine, s'ils pouvaient acheter des produits faits en laine locale, etc. Enfin, un ami vendeur de matériaux en éco-construction m'a vanté les vertus de l'isolant en laine. Facile à placer, sain pour la maison, pas besoin de masque pour le manipuler... Mais les problèmes de constance en approvisionnement, en prix et en qualité, l'empêchaient de travailler correctement avec.

Tour à tour enseignante pour futurs assistants sociaux, journaliste, directrice d'associations, assistante parlementaire et cocréatrice de la monnaie locale l'Épi Lorrain, Ygaëlle Dupriez a fini par poser ses valises à Lahage, en Gaume. Depuis, c'est ici qu'elle laisse libre cours à sa passion pour la laine, dont elle retrace pour nous le fil et les quelques nœuds.

Ygaëlle Dupriez, quelques mots, d'abord, pour camper votre activité...

Nous sommes ici à Coccinelles et Cie, un magasin-atelier que j'ai créé en 2021 dans une ancienne étable. L'idée de ce lieu est d'une part, de commercialiser mes articles de la Laine des Coccinelles (ma gamme de produits fabriqués en laine locale) et d'autres produits ayant la même traçabilité et la même éthique. D'autre part, le but est d'organiser des stages, des ateliers, des cours et des conférences autour de l'écologie et de la crise environnementale.

Il y avait donc en Belgique un bon produit local, qui n'était pourtant pas utilisé sur place.

Exact. Je me suis dit qu'il fallait faire quelque chose. J'ai commencé mes recherches et j'ai découvert que la quasi-totalité de la laine produite en Belgique était exportée en Chine. Là-bas, elle était lavée et intégrée dans des produits industriels de basse qualité, type pull de fast fashion contenant 5% de laine, tapis, etc.

C'est là que j'ai réalisé l'ampleur du délire : les éleveurs n'avaient aucune idée d'où allait leur laine et quel usage lui était destiné. Alors que dans le passé, la Belgique, et notamment Verriers, était l'un des centres mondiaux de la laine pendant l'ère industrielle. D'ailleurs, le barrage de la Vesdre a été créé pour permettre un débit d'eau régulier à l'industrie de la laine.

La laine était mieux valorisée à l'époque ?

Bien sûr. Il y avait des filatures à tous les coins de rue, c'est pour cela que l'on trouve beaucoup de « rue de la Filature », « rue de la Tannerie »... Rien qu'ici, il y en avait à Bastogne, à Sainte-Cécile ou à Virton. Pendant des millénaires, on a élevé le mouton d'abord pour sa laine, qui servait à se vêtir, à habiller les sols et les murs, à se réchauffer. Et ce fut une grande source de richesse dans diverses régions et à diverses époques. Les Halles aux draps d'Ypres, par exemple, sont d'immenses bâtiments magnifiquement ouvragés qui montraient bien la richesse et le rayonnement de cette confrérie, et ce, dès le XII^e siècle.

D'après une étude publiée par Valbiom en 2023, 67% de la laine wallonne n'est pas valorisée. Comment expliquer ce chiffre ?

Structurellement, les industries lourdes en main-d'œuvre et dangereuses, comme celle du textile, ont été délocalisées en Asie. À partir des années 1970, ce processus a sapé l'industrie de la laine et aujourd'hui, il ne reste quasiment rien en termes d'infrastructures et de débouchés. En parallèle, on a remplacé la laine par les matières synthétiques, plus standardisées et peu onéreuses. D'autre part, la conjoncture a changé avec la pandémie. En 2020 et 2021, les échanges économiques avec l'Asie se sont arrêtés et les éleveurs européens se sont retrouvés avec plusieurs années de stock qui ne valait plus rien et dont ils ne savent toujours pas quoi faire. Certains éleveurs la stockent chez eux, où elle pourrit lentement en prenant beaucoup d'espace, d'autres la jettent dans les bois. Mais la laine met plusieurs années à se décomposer et elle brûle très difficilement.

Elle n'est donc plus utilisée dans notre production et notre consommation ?

En faisant des recherches, je me suis rendu compte que la quantité de laine dans la production globale n'a pas tellement varié depuis cent ans. Par contre, sa proportion a énormément diminué. Nous avons beaucoup plus de vêtements, qui sont composés de coton ou de synthétique. Donc au milieu de cette masse de production et de consommation, la laine représente très peu.

Quels sont les atouts de la laine ?

Elle est extrêmement polyvalente : c'est un excellent isolant thermique et acoustique, elle est résistante au feu, dépolluante et hypoallergénique. Elle est aussi antistatique, donc elle ne retient ni la poussière ni les odeurs. De plus, elle est légère, déperlante et hydro-régulatrice. On peut l'utiliser dans de nombreux domaines : l'habillement, la literie, l'ameublement, la décoration, mais aussi l'éco-construction.

Comment la laine wallonne se positionne-t-elle au milieu de la production internationale ?

D'une part, nous souffrons de la concurrence de la laine australienne et néo-zélandaise, de très haute qualité et plus standardisée. D'autre part, le marché est lié aux standards de production asiatiques, donc on va chercher le prix le plus bas et il diminue d'année en année. À tel point que depuis au moins vingt ans, l'achat de la laine ne couvre plus du tout le prix de la tonte. Avant, quand l'éleveur vendait sa laine, c'était le gros revenu de l'année. Aujourd'hui, elle est une perte dans l'équilibre économique.



Selon Ygaëlle Dupriez, la laine wallonne souffre notamment de la concurrence de la laine australienne et néo-zélandaise, de très haute qualité et plus standardisée.

Revenons à votre parcours : vous disiez vouloir « faire quelque chose »...

J'ai fini par organiser une journée de réflexion autour de la laine en Wallonie, où j'ai invité tous les acteurs impliqués de près ou de loin. Je tablais sur une dizaine de participants, nous nous sommes retrouvés à soixante. Et nous avons monté un comité de pilotage, mis en place un réseau, des collectes de laine, des formations, notamment à la tonte... Cela a donné l'ASBL Filière laines [entre temps liquidée, NDLR], nous avons obtenu des subventions de la Région wallonne. Il y a eu un vrai succès car on répondait à une demande. Notre site internet enregistrerait jusqu'à 350 visites par jour.

Quels étaient les retours face à votre projet de relocaliser la filière de la laine ?

Au départ, quand je parlais des possibilités de la laine wallonne, peu de monde croyait en mon discours. C'est aussi pour ça que j'ai créé, en parallèle, la Laine des Coccinelles. J'ai fait un mélange de laines locales aux différentes propriétés, j'ai cherché les débouchés possibles et les équilibres économiques. Mais certains éleveurs soutenaient que l'on ne pouvait pas fabriquer de beaux produits avec la laine wallonne : comme on la leur achète à un prix très bas, ils pensaient qu'elle n'était pas qualitative. D'ailleurs, la loi européenne considère la laine comme un sous-produit de l'élevage, au même titre que les plumes, le sang, les os... [...]

Ensuite, vous avez monté un autre projet : le magasin Coccinelles et Cie.

Oui, je voulais faire du commerce autrement. Mon objectif sur chacun des produits, c'est la traçabilité la plus pointue possible et le commerce équitable. J'ai un très haut niveau d'exigence et je vois beaucoup de *greenwashing*. Par exemple, quand une marque met en avant le recours à des matériaux naturels, du zéro déchet ou du *made in Belgium*, alors qu'en réalité, cela ne concerne qu'une infime partie du produit fini.

Et que proposez-vous sur votre gamme personnelle ?

J'ai commencé avec des fils à tricoter. La deuxième année, j'ai ajouté les gants, la troisième année les chaussettes... Depuis 2013, j'ai au moins une nouveauté par an : bonnets, couvertures, sacs isothermes, marmites norvégiennes. Et mon propos, ce n'est pas l'artisanat : je veux montrer que l'on peut travailler avec nos laines locales et en faire des produits manufacturés en Belgique et dans des pays frontaliers. Le tout à un prix acceptable. Par exemple, 15€ la paire de chaussettes en laine.

En termes de traçabilité, comment travaillez-vous ?

J'ai une traçabilité complète sur chacun de mes produits. J'achète ma laine dans trois élevages à moins de 50 kilomètres d'ici. Elle est ensuite lavée à Verviers, dans l'un des quatre derniers lavoirs industriels d'Europe. Puis, elle est transformée en fil, en feutre ou en tissu, en France ou en Allemagne. Ensuite, je travaille avec un atelier de couture d'insertion à une demi-heure d'ici. Et j'assure certaines finitions moi-même. Mon but, c'est d'aller au plus proche, quitte à passer la frontière. Mais parfois, je dois aller relativement loin (jusqu'à 700 kilomètres), faute d'alternative.

Et à quel prix achetez-vous la laine ?

À un prix extrêmement élevé : entre 3,50 et 6€ le kilo. Je ne serais pas étonnée d'être la seule

à l'acheter si cher, car on est plutôt entre 10 et 90 centimes aujourd'hui. C'est une éthique personnelle, parce que je veux fabriquer des produits équitables. Je suis d'ailleurs membre de la Fédération belge du commerce équitable. Cela signifie que toutes les personnes qui ont participé à la production ont été correctement rémunérées.

Parvenez-vous à vivre de votre activité ?

Je gagne entre 800 et 1.000€ par mois. Je suis dans un paradoxe : je veux vendre le moins cher possible pour permettre l'accès à tous, mais j'ai aussi besoin d'en vivre. Mes marges sont trop faibles, mais je refuse d'augmenter mes prix. Deuxièmement, je défends la sobriété et de la transition écologique, et j'ai pourtant un magasin qui incite à la consommation.

Comment envisagez-vous votre activité à terme ?

Le magasin et l'atelier existent depuis trois ans, ce qui est peu, sur une activité de niche en milieu rural. Donc je suis optimiste. Le vrai bilan sera dans deux ans, pour décider si je continue ou non. Mais j'ai eu un printemps très difficile, j'ai passé plusieurs semaines entières sans voir de client.

Pour conclure, pourriez-vous nous parler du salon Made In Wool ?

Il réunira cinquante exposants actifs dans différents secteurs (litterie, vêtements, bijoux, éco-construction, etc.), ainsi que dans la recherche et développement de la filière. Il y aura des démonstrations de tonte, des ateliers, une exposition d'artistes. C'est un travail colossal, organisé par six bénévoles. Et c'est une première en Belgique! ●

« Je gagne entre 800 et 1.000€ par mois. Je suis dans un paradoxe : je veux vendre le moins cher possible, mais j'ai aussi besoin d'en vivre. »



© Jean-Louis Brocart

DÉCRYPTAGE

Une filière en voie de réindustrialisation

La Wallonie compte plus de 100.000 moutons, dont la laine est aujourd'hui principalement jetée ou stockée sans usage. Le redéveloppement de la filière passe notamment par sa réindustrialisation, qui présente de nombreux atouts.

Paul Labourie | Journaliste

Les enjeux actuels de la filière laine wallonne partent d'un constat clair, que résume ainsi Nicolas Marchal, chargé de mission ovin-caprin au Collège des Producteurs : « Jusqu'en 2020, l'export de la laine vers les pays asiatiques était la norme chez les éleveurs, même s'ils perdaient 15 à 30 centimes de valeur au kilo par an, du fait de la situation de monopole et de la concurrence internationale. En 2015, on pouvait vendre de la laine brute à 1,10€ le kilo. Cinq ans plus tard, plus personne ne l'achetait et elle était devenue un vrai déchet ».

Une évolution difficile à digérer, d'autant que le Collège des Producteurs rappelle qu'il y a encore cent ans, la laine était la seule raison de l'élevage ovin en Wallonie. « Depuis 2020, nous sommes dans un cercle vicieux : la valeur économique et symbolique de la laine est au plus bas, donc les éleveurs y portent moins d'attention, la qualité baisse, ce qui fait encore chuter sa valeur, et ainsi de suite... On doit absolument briser ce cercle », alerte Nicolas Marchal.

Pour les 400 moutons de la Ferme du Long Pré, à Hatrival, c'est le jour où on enlève tout ! © Jean-Louis Brocart.



Le défi, soit relancer la filière de la laine locale, est de taille. C'est la mission de Pauline Gillet, cheffe de projets chez Valbiom, ASBL subventionnée par la Région wallonne pour accompagner le développement de filières biosourcées, dont celle de la laine. En 2023, l'association a mené sa première étude sur cette matière, dans le cadre du Plan de relance de la Wallonie. D'après cette recherche, près de 67% de la laine n'est pas valorisée. Par ailleurs, la législation européenne considère la laine comme un sous-produit animal de catégorie 3. « Comme le sang, les brisures d'œuf, les os... Et c'est dommage », soupire Pauline Gillet.

« L'artisanat ne suffira pas à écouler la laine »

Pour relever la barre, le cap est fixé sur l'échelon industriel : « On a 100.000 moutons en Wallonie et environ 400 tonnes de laine par an. L'artisanat ne suffira pas à écouler la laine, nous devons donc travailler sur de grands volumes, qui vont relancer les usines et permettre une diminution globale des coûts. Ce qui se répercutera aussi sur les plus petites échelles de production », argumente Pauline Gillet.

Pour valoriser ces grandes quantités de laine, Valbiom a ensuite trouvé des acheteurs : deux entreprises wallonnes, pour trois types de laine et trois fourchettes de prix. Woolconcept, l'une de ces entreprises, en destine une partie à la fabrication d'isolant pour 30 centimes du kilo, et une partie à la production de matelas pour 80 centimes du kilo. Enfin, pour 1€ du kilo, Lannado fabrique des couettes en laine wallonne. Valbiom a ensuite organisé des collectes de laine dans les cinq provinces de Wallonie. Au total, 160 éleveurs se sont ainsi déplacés à Étalle, Beauwelz, Faulx-Les-Tombes, à la ferme universitaire de l'UCLouvain et à la Maison du parc de Botrange, pour une récolte totale de 42 tonnes de laine.

L'acheteur principal, Woolconcept, est présent lors de ces collectes : « Ça recrée un lien avec les éleveurs qui comprennent mieux les demandes, les limites et la nécessité de prendre soin de leur laine ». En l'espace d'un an seulement, Pauline Gillet observe un certain engouement auprès des éleveurs : « Il faut dire qu'une boîte belge qui fabrique sur notre sol un produit avec de la laine belge, cela permet de relancer des maillons un peu oubliés. Et la laine reste plus proche de nous, on sait où elle va, ça donne envie de mieux s'en occuper », sourit-elle, au lendemain de la cinquième collecte.

« Revenir à un cercle vertueux »

Le prix, de 30 centimes du kilo pour la majorité de la laine récoltée, reste relativement bas. Mais d'après Nicolas Marchal, « il faut bien commencer quelque part : quand un enfant commence à marcher, on ne lui fait pas courir un marathon ». Par ailleurs, le chargé de projet du Collège des Producteurs souligne qu'en permettant la mobilisation d'un grand nombre d'éleveurs et en proposant l'achat d'une grande quantité de laine, l'initiative de Valbiom permet « d'intégrer la notion de masse à la filière, ce qui est primordial pour sa stabilité. 30 centimes le

kilo, ce n'est pas cher payé, mais si on en vend 40 tonnes, c'est intéressant ».

Pour Nicolas Marchal, « ce projet permet de revenir à un cercle vertueux : on retrouve un débouché pour notre laine, on voit que ça fonctionne, donc on va en améliorer la qualité en prenant plus de précautions, en réduisant la quantité de végétaux dans les toisons, en s'assurant d'une bonne tonte, dans de bonnes conditions, en triant correctement la laine... Ce qui augmentera à nouveau sa valeur ». Car la qualité de la laine est un des éléments-clés de l'équation. « On doit faire comprendre aux éleveurs qu'ils doivent s'investir dès maintenant pour la pérennité de la filière, en proposant de la bonne qualité aux clients. »

Restent les stocks de 2020 à 2022, dont la valorisation est plus difficile en raison de la baisse de qualité après des années de stockage. Ces tonnes de laine sont effectivement exclues des collectes organisées par Valbiom. « On peut imaginer les utiliser comme fertilisant naturel car les nutriments de la laine sont excellents pour le sol, mais c'est un procédé encore très peu développé en Wallonie », pointe Nicolas Marchal.

Une filière qui a de l'avenir

Alors, la laine est-elle une matière d'avenir ? Progressivement remplacée par les polymères et fibres synthétiques, il est certain qu'elle présente de sérieux atouts pour une pléthore d'utilisations possibles. Et la Wallonie semble bien armée pour relancer la filière. « Toutes nos laines sont valorisables, on a les bonnes races de moutons pour l'isolant et on observe une augmentation de 30% du cheptel ovin en moins de dix ans », s'enthousiasme Pauline Gillet. Elle est en persuadée : « On entre dans un monde très excitant où on va devoir dé-standardiser la matière, redonner à chaque chose sa qualité et sa valeur. Et dans ce monde, il y a de l'avenir pour nos laines locales ». ●